

avec ma pipe et mes livres. Je vous jure de croire que j'avais perdu toute envie de me faire "présenter"; j'étais tellement anéanti, abruti, que je n'avais même pas le courage de changer de place. On m'aurait tué plutôt que de me faire lâcher ma colonne.

Mais, me dira-t-on, pourquoi restiez-vous là au lieu d'aller trouver votre pipe et vos pantoufles? Ah voilà! Une pensée me soutenait dans mon malheur. On m'avait tellement vanté les bonnes choses qu'on peut se mettre sous la dent, que j'en voulais faire l'expérience "de visu". Mais je jure que sans la perspective du souper, j'aurais prestement filé à l'anglaise.

Ce fut le seul moment de la soirée où je desserrai les poings et les mâchoires. Je me vengeai sur les victuailles de toutes mes émotions, et je me vengeai noblement. C'est là que je me réconciliai avec les bals; je devins même d'une humeur charmante et plein d'affabilité. Une dame, me prenant sans doute pour un waiter, me demanda la charlotte russe. Sans m'indigner de la méprise, qui au fond n'était pas très flatteuse pour moi, je la lui indiquai poliment et poussai la condescendance jusqu'à lui dire d'aller en prendre si elle en voulait.

Après avoir bien manoeuvré des mâchoires, je quittai la table tout-à-fait joyeux et ce fut en chantonnant que je regagnai ma demeure.

Maintenant, j'ai appris à danser. Je sais sans rire demander à une dame si elle aime la musique et exprimer sérieusement des opinions sur le temps. Je mets des gants sans les découdre: en un mot, je suis vétéran, mais j'ai toujours gardé un souvenir attendri du souper de mon premier bal. Jamais je ne quitte la place sans lui faire honneur et m'acquitter envers lui d'un devoir de reconnaissance.

Marchavec.

23 Nov. 1888.